

promenade printanière

Spring Promenade



Rona Pondick. «Blue» (Bleu). 1993-95. 237 unités : plastique et acier. 106 x 512 x 512 cm. Liz Deschenes). 237 units: plastic and steel

Rona Pondick exploits the formal aspects of minimalism too, as well as references to the body as a way of exploring the richness of metaphor. Hanging from the ceiling, scattered along the floor and pushed up into corners, her new works at Jose Freire Fine Art (11 April-20 May) are at once isolated and united in a spare, existential landscape. *Blue* consists of 237 similar-looking hand-made creatures that Pondick has carefully laid out in a radiating 14'-diameter circle on the floor. The phallic but sexless shiny plastic forms look like amputated body fragments. Two hundred thirty-seven sets of clenched teeth and two hundred thirty-seven contorted bodies are packed together, immobilized by fear, shock or death. Standing close, you notice individual features and even a fuzzy brown "gunk" oozing from the crotches of three figures yet, from across the room, the details dissolve into a sea of blue. *Jacks* is made up of 40 shrieking, headless mouths attached to diminutive stick figures that seem frozen in the midst of desperate attempts to flee.

Cast in aluminum from Pondick's own teeth and scattered on the floor like debris from an explosion, the mutants convey their horror in recognizing the full reality of their pain and destiny. Death and torture continue to prevail in *Mine*, an elegant and gruesome piece of theater set off in a room by itself. Forms wrapped in cloth dangle like clubs from wires on the ceiling as if they were animal parts hanging in a butcher's window. Smirking, sinister expressions fixed on their mouths of steel and surfaces covered with the word "mine" repeated over and over, add layers of ambiguity to this scene of execution which may have just taken place or be about to take place before our eyes.

Rona Pondick exploite elle aussi les aspects formels du minimalisme et le langage du corps pour explorer la richesse de la métaphore. Accrochées au plafond, dispersées au sol ou reléguées dans les coins, ses dernières œuvres exposées à la galerie Jose Freire Fine Art (11 avril-20 mai) sont à la fois isolées et réunies dans un cadre dépouillé. *Blue* se compose de deux cent trente-sept créatures bleues faites main sur le même modèle, que Pondick a soigneusement disposées par terre dans un cercle d'un rayon de deux mètres. Ces formes phallickes mais asexuées, en plastique brillant, ont tout l'air de fragments de corps amputés. Deux cent trente-sept paires de mâchoires serrées et deux cent trente-sept corps contorsionnés sont rassemblés, pétrifiés par la peur, un choc ou la mort. En s'approchant, on distingue des traits particuliers et même un liquide brunâtre et mousseux qui suinte de l'entrejambes de trois personnages, mais de l'autre bout de la salle les détails se fondent dans un océan de bleu. *Jacks* se compose de quarante bouches sans têtes, poussant des cris déchirants, et attachées à de minuscules personnages grossièrement ébauchés et apparemment paralysés alors qu'ils tentaient de prendre la fuite. Coulés en aluminium dans le moule des propres dents de Pondick et éparpillés par terre comme les débris d'une explosion, ces mutants nous communiquent leur horreur en reconnaissant toute l'ampleur de leur souffrance et la réalité de leur destin. La mort et la torture prédominent également dans *Mine*, pièce de théâtre à la fois élégante et épouvantable que son isolement dans une salle met en valeur. Des formes enrobées de tissu pendent comme des gourdins au bout de fils métalliques accrochés au plafond, comme s'il s'agissait de quartiers d'animaux exposés dans une vitrine de boucher. L'expression narquoise et menaçante de leur bouche en acier et la récurrence du mot «mine» sur les surfaces visibles ajoutent à l'ambiguïté de cette mise en scène d'une exécution.